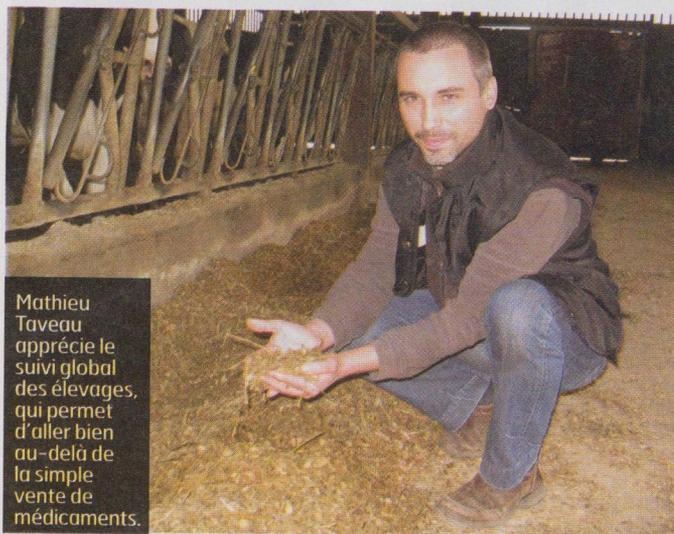


« NOUS DÉVELOPPONS LE CONSEIL AUPRÈS DES ÉLEVEURS »

Dans le Tarn, le groupement vétérinaire Vetoccitan a acquis un analyseur AgriNIR afin de parfaire son offre de conseil. Le suivi concerne aussi la reproduction ou les cellules.

NOS CLIENTS ÉLEVEURS SONT DE MIEUX EN MIEUX FORMÉS. Ils demandent un conseil plus poussé mais indépendant, notamment en matière de nutrition », constate Mathieu Taveau, vétérinaire à Sémalens (Tarn). Il travaille avec trois associés et la moitié de l'activité concerne l'élevage laitier et allaitant. Fort de ce constat, le vétérinaire a développé des formules de suivi de troupeaux depuis trois ans. Elles se déclinent par thèmes : reproduction, nutrition, mammites et qualité du lait. Les éleveurs peuvent choisir un service à la carte, en fonction de leurs besoins. À titre indicatif, le forfait global, qui englobe l'ensemble du suivi, coûte 30 €/vache/an. Ce mode d'entrée dans l'élevage a des impacts forts sur la santé du troupeau. Si l'éleveur le sollicite pour un suivi de reproduction par exemple, Mathieu sait qu'il va très vite être amené à parler avec lui de la ration. De la même manière, quand il



Mathieu Taveau apprécie le suivi global des élevages, qui permet d'aller bien au-delà de la simple vente de médicaments.

© P.L.C.

intervient pour suivre la nutrition, il règle simultanément des problèmes de métrites ou de chaleurs non vues. « Les éleveurs ont le choix entre différents interlocuteurs pour la gestion de l'alimentation, de la reproduction ou des cellules, poursuit Mathieu. Et s'ils ne pensent pas spontanément au vétérinaire pour la nutrition, ils savent maintenant que nous

avons suivi une formation pointue dans ce domaine. La connaissance des maladies, l'approche scientifique ainsi que l'indépendance vis-à-vis de la vente d'aliments sont des atouts que les éleveurs recherchent. » Le plus souvent, le forfait prévoit une visite mensuelle du vétérinaire. « C'est un moment privilégié car nous sortons de l'urgence. L'approche est très diffé-

rente et les éleveurs apprécient. » En dehors de cette visite, les échanges sont permanents. Mathieu travaille avec des logiciels, tels Vet'Elevage et La-relev, et demande aux éleveurs de lui transmettre les informations dont ils disposent. Pour le suivi des mammites, par exemple, il analyse les données du contrôle de performances. Ceci lui permet d'identifier les sources de contamination et de mettre en place des stratégies de prévention, notamment grâce à la méthode de « traite dynamique ». Chose impossible quand il n'intervient que ponctuellement sur les récitives ou les cas graves.

LA RAPIDITÉ D'AGRINIR PERMET D'ÊTRE RÉACTIF

En matière de nutrition, le vétérinaire utilise un ensemble d'outils : prises de sang, analyse des bouses et de la ration, analyse informatique des taux... En cas d'évolution transmise par l'éleveur, il peut proposer une adaptation de la ration, même sans se déplacer. Parce qu'il connaît l'élevage. Pour l'analyse des fourrages, Mathieu butait sur un problème de délai d'obtention et de fiabilité des résultats. « Il faut trois semaines. C'est trop car, quand on ouvre un nouveau silo, par exemple, les changements de composition sont immédiats. » Dans le Tarn où l'ensilage de maïs constitue la base de la ration toute l'année, il n'est pas rare de voir les taux d'amidon du silo passer de 20 à 30 %. Cela nécessite une réaction. Il est donc crucial de connaître rapidement la valeur

LE REGARD DE...



JEAN-LOUIS CASTANET, éleveur à Verdalle (Tarn)

« L'ŒIL EXTÉRIEUR ME RASSURE »

Je produis 467 000 l de lait en Gaec avec mon frère. Nos 56 prim'holsteins sont à 9 500 kg et le taux de réussite en première IA est autour de 70 %. J'ai suivi une formation pour apprendre à inséminer. Au départ, c'était pour mieux connaître la physiologie des vaches. Mais depuis deux ans, j'insémine toutes les vaches et pour me rassurer,

j'ai fait des prises de sang pour contrôler les gestations. Cela coûte 5,50 €/vache et il faut cent jours après le vêlage pour le faire. L'an dernier, j'ai demandé un suivi de la reproduction à mon vétérinaire, Mathieu Taveau. On vérifie les gestations par échographie. Je manque encore de recul mais, pour l'instant, les résultats sont bons.

Je viens de débiter le suivi cellules et nutrition. 90 % des vaches sont à moins de 300 000 cellules, mais il y a eu un pic récemment. Grâce aux analyses, nous ajustons la prévention. Ce suivi va nous coûter 1 500 €/an, mais il est neutre et nous aide à nous remettre en question. C'est indispensable pour avancer. »

de ces fourrages. « J'observais que certains résultats d'analyse infrarouge paraissaient douteux, peut-être du fait de calibration des appareillages avec des fourrages prélevés hors de notre secteur. »

Pour remédier à cette difficulté, le groupement vétérinaire auquel Mathieu Taveau appartient s'est équipé de l'analyseur infrarouge AgriNIR. Cet appareil peut mesurer instantanément la composition d'un échantillon de fourrage. « Nos cliniques vétérinaires, quatre situées dans le Tarn et une dans l'Aveyron, ont décidé d'acheter l'appareil. C'était indispensable car l'investissement se monte à

La visite mensuelle est un moment privilégié pour discuter avec l'éleveur, en dehors de toute urgence.

22 500 €. S'y rajoutent les frais annuels de 5 000 € pour la calibration et environ 2 000 € pour la maintenance. Le matériel est arrivé à l'automne dernier », raconte le vétérinaire.

Durant l'hiver, il a tourné dans le Tarn, changeant de clinique chaque semaine. Un peu éloigné, le cabinet de l'Aveyron envoyait ses échantillons aux autres pour les analyser. La calibration de l'appareil avec des fourrages issus de la région où seront faites les analyses est primordiale. « Sans cela, les résultats ne sont pas fiables », précise Mathieu Taveau.

ANALYSE ÉCONOMIQUE

Prochaine étape pour Mathieu : approfondir l'analyse économique. Car il ne se trompe pas sur la finalité de la performance technique. En alimentation, ses calculs de ration tiennent compte du coût des différents ingrédients. À l'éleveur de choisir. Il organise aussi des réunions pour mettre en avant l'impact économique des décisions. Car si l'effet d'une dégradation des taux cellulaires peut vite se traduire sur la paie de lait, celui d'une



▼ L'EXPLOITATION

► À Saint-Amancet (Tarn)

► Gaec entre trois frères

► 143 prim'holsteins

► 1040 000 l de quota, plus 40 000 l en vente directe

► 40 vaches allaitantes

► 250 ha, dont 110 ha en prairies (pâturage des allaitantes et des génisses laitières), 50 ha en céréales, 45 ha en maïs ensilage, 20 ha en maïs grain humide et 25 ha en ray-grass italien.

repérer les vaches aux taux cellulaires trop élevés. Et le suivi réalisé par le contrôle de performance ne suffisait pas non plus en raison d'une fréquence trop faible des analyses et des incertitudes sur les vaches analysées. Le système OCC (compteur cellulaire en ligne de

De Laval) a été installé. Il effectue les comptages cellulaires à chaque traite.

« J'APPRÉCIE BEAUCOUP LA NEUTRALITÉ DU CONSEIL »

Désormais, Arnaud a modifié sa façon de surveiller le troupeau. « Quand je vois le taux cellulaire de l'une de mes vaches augmenter, j'écarte sa traite. » Cela permet d'éviter qu'elle ne détériore la qualité du lait dans le tank. Cela permet également d'identifier les quartiers infectés et de cibler les traitements grâce à l'analyse bactériologique. Il n'utilise plus en moyenne l'OCC que sur une dizaine d'animaux. Et aussi sur le lait du tank, tous les trois jours. Car le réactif lui coûte 0,20 €/analyse. Il a déjà investi 15 000 € pour l'appareil.

Le suivi cellules est exigeant mais l'éleveur a beaucoup gagné en tranquillité, il ne

crain plus d'être pénalisé. Le coût du service ne lui semble pas démesuré. « J'apprécie beaucoup la neutralité de ce conseil. Depuis, j'ai adopté le suivi alimentation. C'est pour moi le meilleur moyen d'être sûr de bien valoriser les aliments que l'on produit ou que l'on achète. » ■

« UN SUIVI PRÉCIEUX FACE À DES SOUCIS DE CELLULES »

Chez Arnaud, la situation cellulaire s'est aggravée depuis l'arrivée du robot. Avec de l'aide, il commence à voir le bout des difficultés.

Notre troupeau a toujours eu des taux cellulaires plutôt élevés. Cela a empiré quand on a installé le robot en 2007 », raconte Arnaud Gattimel. Craignant des pénalités à répétition, voire un arrêt de collecte, il a demandé un suivi des cellules à Mathieu Taveau. La réalisation d'un audit a permis de cerner le problème. Il s'est avéré que des contaminations se produisaient surtout au moment de la traite.

Pour redresser la situation, le vétérinaire a optimisé les réglages du robot avec la « traite dynamique ». Le protocole de nettoyage de l'installation de traite a été revu : changement des produits de désinfection (nettoyage des trayons, désinfection, post-trempe), révision de la pompe doseuse de désinfectant, augmentation de la durée du cycle de désinfection... Les

manchons, trop agressifs, ont été remplacés. Le tarissement a également été optimisé : paillage, périodes de stabulation et de mise en pâture, utilisation d'obturateur des trayons... Arnaud a beaucoup apprécié la méthode. « On a réfléchi ensemble, analysé la situation et trouvé des stratégies pour résoudre le problème. Ce fonctionnement scientifique et rationnel me convient. »

Au cours du suivi, un autre problème a été mis en évidence :

« Ce fonctionnement concret et rationnel me convient. »

la difficulté pour détecter les vaches infectées, d'autant que les mammites cliniques étaient rares. Or, ce point était crucial : « Le système de mesure de la conductivité installé sur le robot n'était pas suffisant : relativement efficace pour repérer les mammites, il n'aidait pas vraiment à

mauvaise reproduction est moins net à première vue. Il s'agit notamment d'expliquer le coût d'un retard de gestation ou d'une insémination tardive. Cette stratégie va clairement dans le sens d'une certaine vision de l'évolution de son

métier, que Mathieu partage avec certains confrères. « Nous ne sommes pas là que pour jouer les pompiers et prescrire des traitements. Nous disposons des compétences et de l'indépendance nécessaires pour offrir un service performant aux éleveurs

en proposant une médecine de troupeau, en plus des soins individuels. » Si certains éleveurs restent réticents à l'idée de payer le conseil, d'autres, de plus en plus nombreux, y trouvent de l'intérêt. ■ PASCALE LE CANN